

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 »
Trois mois	1 50

Le Numéro : 10 Centimes

Ex-Journal "LA RÉVOLTE"

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 »
Trois mois	2 »

Le Numéro : 15 Centimes

Administration et Rédaction : 4, rue Broca, PARIS (V^e)

SOMMAIRE

A bas le Militarisme, **Benoit**.
 La Coopération inefficace, **J. Grave**.
 Les « Mauvais Bergers. »
 L'Elite est malade, **Maurice Gilles**.
 Contre la Folie militariste.
 Autour d'une Vie.
 Un Clou qui a besoin d'être enfoncé, **Max Clair**.
 Crocs et Griffes.
 La Question sociale en Orient, **Zacharias Vezestenis**.
 Criminels, **A. G.**
 Mouvement social.
 Mouvement International.
 Théâtre, **Henri Gancho**.
 Variétés, **Noro**.
 Aidons-nous, Groupe pour la Brochure, etc.

A bas le Militarisme !

Sous ce titre, le Groupe de Propagande par la Brochure prépare une brochure contre la guerre et le service de trois ans, qui paraîtra en mai. Cette brochure contiendra des manifestes et articles des T. N., augmentée de plusieurs poésies, elle aura 24 pages, sous une belle couverture de M. Luce.

6 francs le 100, franco Paris.

7 francs le 100 franco province.

Par minimum de 500, 5 francs le cent franco.

Nous engageons les camarades, groupes et syndicats à répandre cette brochure, le 1^{er} Mai étant jour, par excellence, favorable à sa diffusion, le groupe fera diligence pour qu'elle parvienne à cette date aux souscripteurs.

Adresser les demandes, dès maintenant, au camarade Benoit, 3, rue Bérute, Paris, 6^e.

N.-B. — Ne pouvant pour le 1^{er} Mai faire parvenir cette brochure à tous les souscripteurs habituels au groupe de la brochure, je l'enverrai à tous ceux qui m'en feront la demande.

BENOIT.

La Coopération inefficace

Le camarade Pierrot ayant répondu à de Saumanes sur l'illusion de croire que la classe ouvrière puisse s'organiser en une

vaste coopérative qui s'emparerait de la production, je ne m'occuperai donc pas de ce côté de la question.

Si les ouvriers pouvaient devenir maîtres de la production, et se rendre maîtres du capital « qui viendrait s'amortir ainsi dans les caisses ouvrières », ça serait la solution pacifique du problème social. Ça serait l'économie d'une révolution. C'est la solution rêvée par tous ceux qui pensent pouvoir améliorer l'état social actuel au moyen de réformes dont l'application n'apporterait aucun trouble à son fonctionnement.

Solution qui, en effet, serait beaucoup plus agréable que l'emploi de la force, qui serait à souhaiter si elle était praticable, mais dont les critiques de ceux qui voient les choses comme elles sont, non à travers les brouillards d'une idée préconçue, ont, depuis longtemps, démontré l'inanité.

Ce que je veux démontrer, c'est que la coopération, telle qu'elle existe, telle qu'entend l'employer le camarade de Saumanes, ne peut préparer les individus à la vie sociale de demain, ne peut être une des formes de groupement de demain.

C'est une des formes de la production capitaliste, qui peut bien entrer en concurrence avec les sociétés capitalistes, au même titre que les associations capitalistes luttent entre elles pour la dispute du marché, mais qui doit disparaître avec la société capitaliste, incapable qu'elles seraient de s'adapter aux formes nouvelles de la production.

« Le reproche que l'on fait à mon projet, nous dit de Saumanes, n'est-il pas celui que l'on a fait longtemps à la conception syndicaliste que l'on accusait aussi de ne viser qu'à une amélioration terre-à-terre des salaires et du travail. Or, ne voit-on pas aujourd'hui que si le syndicalisme n'est pas parfait, il est, du moins, un instrument admirable de lutte, habitue l'ouvrier à combattre et prépare la disparition du patronat. »

Eh ! bien, n'en déplaise au camarade de Saumanes, son exemple est mal choisi.

Le syndicalisme, sans doute, est un très bon instrument de lutte contre le patron. Peut-être pourra-t-il le devenir contre le capitalisme, rien n'est moins certain. En tous cas, pour le moment, les objections qu'on lui faisait restent entières. Certains syndicalistes avouent, en ce moment, eux-mêmes, que, si l'on n'y prend garde, le syndicalisme est en train de s'embourber dans de vagues réclamations : augmentations de salaires, réformes corporatives, mais va de plus en plus s'éloignant de son but : l'éducation économique de ses adhérents, la transformation économique de l'état social.

On a voulu grossir l'effectif des syndicats. Quelques améliorations obtenues leur ont amené de nombreux adhérents. Dans certaines corporations l'emploi de moyens coercitifs aidant, on a fini par entraîner les plus réfractaires, le syndicat est devenu une force. Mais une force qui, si je puis m'exprimer ainsi, est conduite par sa queue et non par sa tête :

C'est-à-dire que, ayant enrôlé les gens avant d'avoir eu le temps de faire leur éducation, le véritable objectif du syndicat est devenu l'augmentation de salaires, la diminution des heures de travail, et ne peut être mis en mouvement que sur ces questions — pas toujours, au surplus — et que si l'émancipation économique est encore un thème à discours et à déclamations pour les meneurs — il faut bien employer les termes qui existent — ce sont des phrases à effet qui n'ont pas plus de valeur que les discours des socialistes parlementaires qui nous parlent de la révolution émancipatrice, mais voudraient nous convaincre que les réformes parlementaires sont « la meilleure des révolutions » !

On l'oublie trop, le syndicat, en les conditions actuelles, est plus un moyen de défense que d'attaque, et se défendre n'est pas aller de l'avant.

Eh ! sans doute, il faut bien que l'ouvrier se défende, qu'il use des armes dont il dis-

nion sur la diction de Mayol ; mais gardez-vous bien de lui prouver la supériorité de l'Abbé Jules sur Zigomar, ou de lui prôner Wagner plutôt que Gaston Maquis ou Théodore Botrel !

Ce qui me navrerait, si j'étais un bourgeois, ce serait justement le peu d'énergie morale, le néant de connaissances générales, le manque absolu de culture, l'ignorance crasse des idées modernes et l'impossibilité où seraient ceux de ma classe de discuter des idées qui ne sont pas les leurs, des doctrines qui les combattent, des opinions qui les attaquent.

Seuls, les bourgeois qui travaillent, qui étudient, peuvent être intéressants, et, par cela même, dangereux pour nous et nos idées ; mais ils sont la minorité. La généralité des fils à papa, la presque totalité de la soi-disant élite, se saoule et se prostitue : elle finira dans l'égoût ou au cabanon ; elle est, en tous cas, incapable de posséder des idées de classe, à plus forte raison, incapable de les soutenir.

MAURICE GILLES.

Contre la Folie Militariste

Nous tenons à la disposition des groupes révolutionnaires et des camarades qui en feront la demande notre manifeste contre la loi de trois ans.

Nous rappelons que ce manifeste nous revient à dix francs le mille, nous demandons l'aide de tous.

Autour d'une Vie ⁽¹⁾

Je ne sais si je réussirai à utiliser convenablement le temps si limité qui m'est accordé dans ce meeting pour parler dignement au nom du groupe révolutionnaire italien.

Parler de Kropotkine est une tâche telle que la pensée se sent impuissante en face d'une telle envergure et doit se borner à se spécialiser dans un point de vue particulier de l'œuvre immense. Pour moi, je n'ose m'aventurer à faire la biographie ou la bibliographie de Pierre Kropotkine.

Une telle tâche dépasse les efforts d'un seul, et ce ne sera pas de trop des efforts de tous les orateurs pour la mener à bien.

(1) Le camarade Borghi n'a pu nous donner qu'aujourd'hui le discours qu'il a prononcé au meeting organisé à l'occasion de l'anniversaire de Kropotkine. Se fiant à l'amnistie italienne, il était rentré en Italie. Mais les amnisties n'ont pas de patrie, elles se ressemblent par dessus les frontières. L'amnistie italienne, comme l'amnistie française, ne fut qu'une comédie. Elle ne signifiait pas davantage un désir d'apaisement. Borghi, à peine arrivé en Italie, dès son premier discours, fut emprisonné. C'est à sa sortie de prison qu'il a pu nous envoyer le texte de son discours.

Je me limiterai à rechercher la psychologie de cette réunion.

Que représentons-nous ici ? Que faisons nous ?

Sommes-nous des croyants réunis autour de la pensée du maître pour prêter serment sur son évangile et en consacrer l'infailibilité ? Sommes-nous des croyants qui brûlent l'encens au pied de l'autel du prophète et viennent renouveler l'acte de soumission morale ?

Non ! Nous ne sommes rien de cela ! Nous sommes des hommes de foi qui constatent que la foi manque. Nous sommes une jeunesse idéaliste qui voit autour de soi trop d'hommes de vingt ans que le défaut de foi a déjà vieillies. Et nous vénérons en Pierre Kropotkine le parfait symbole de l'idéalisme et du dévouement dont le relief s'accuse aujourd'hui en raison de l'universelle lâcheté.

Nous sommes des commémorateurs et, à défaut de morts, nous commémorons des vivants. C'est aujourd'hui le tour de Pierre Kropotkine.

Mais il y a confusion de notre part. C'est nous que Pierre Kropotkine pourrait commémorer, car ses cheveux blancs sont démentis par la jeunesse ardente de son cerveau et de sa pensée.

Cette contradiction nous échappe. Qui pourrait nous le reprocher ? Tel est le destin des générations éloignées des grandes tragédies historiques d'où jaillissent les grandes figures. Nous regardons en arrière, et nous voyons le grand vide laissé par nos prédécesseurs de l'Internationale, qui n'ont pas été remplacés.

En France, en Italie, partout le vide !

Voilà pourquoi ils nous sont plus chers, ceux de la vieille génération sur qui les années n'ont rien pu. Et autour d'eux nous nous serrons avec amour, car d'eux rayonne la lumière où nous puisons la force des luttes futures.

Les hommes manquent, et les événements aussi, qui fassent sortir ceux-ci de l'anonymat où les maintient la médiocrité de l'époque qui passe, époque de concessions, d'adaptations.

Telle est l'explication psychologique de manifestations telles que celle-ci. Telle est la raison d'un tel hommage.

On peut discuter, on peut rejeter les idées de Kropotkine. Mais, de sa personne, de sa pensée, se projette une lumière qui éclaire le chemin que le prolétariat doit parcourir pour atteindre au but de son émancipation intégrale.

L'hommage s'adresse donc moins à l'homme qu'à l'idéalisme. A l'idéalisme que les socialistes annihilent par l'action parlementaire. A l'idéalisme sans lequel le syndicalisme périrait et tomberait dans le corporatisme et l'exclusive préoccupation des tarifs. A l'idéalisme sans quoi l'anarchisme sombrerait dans l'individualisme et l'égoïsme « chacun pour soi », formulé bourgeoise qui

paralyse tout élan et tout dévouement à l'Idée.

Je me garderai d'affirmer que l'idéalisme est la seule force qui ait la vertu de soulever le monde. Les intérêts, je dois le reconnaître, fournissent le combustible qui alimente la machine de l'histoire humaine et lui permet d'atteindre aux plus hauts desseins.

Mais il est certain que, si le contact de l'idéal et des intérêts est nécessaires, aux grandes époques historiques, pour produire les grandes tragédies émancipatrices, l'idéal est, lui, l'étoile directrice vers laquelle doivent demeurer fixés les regards des hommes d'avant-garde.

Je le répète : Pierre Kropotkine fut un modèle d'idéalisme, et voilà pourquoi il appartient non pas à un parti, mais au prolétariat tout entier.

Intellectuel, sans doute ; mais il n'a jamais recherché ni récompense ni grade.

Bourgeois, pis encore : aristocrate ? Il ne nous en est que plus cher, comme toutes les personnalités qui, de l'autre côté de la barricade, viennent à nous sans demander de compensation ni à nous ni à l'ennemi.

ARMANDO BORGI.

UN CLOU QUI A BESOIN

D'ÊTRE ENFONCÉ

La vague chauvinarde, préparée par Millerand et la presse à tout faire, et dont Briand, Etienne, Baudin, Jonnart et la presse qui fait tout tentent actuellement l'exploitation, coûtera au peuple — s'il est assez veule pour la laisser s'étendre — ses fils et son argent : impôt du sang et impôt tout court.

De superficiels parlementaires affirment que le prolétariat n'y perdra que ses enfants et que « les riches » feront les frais de l'impôt nouveau. « En Allemagne, c'est ainsi, disent-ils ; pourquoi n'en serait-il pas de même ici ? » Nous ne relèverions pas des propos aussi faux, si un militant éprouvé et sympathique ne les avait fait siens. Dans la *Bataille syndicaliste* du 15 mars 1913, Francis Delaisi a écrit : « Quelques députés radicaux ont fait à nos grands bourgeois la mauvaise farce de demander que les cinq cents millions soi-disant nécessaires au salut de la nation soient prélevés par un impôt sur tous les revenus au-dessus de 10.000 fr.

« Chose logique, après tout : n'est-il pas juste que ceux qui ont le plus de biens à défendre soient aussi ceux qui paient le plus cher pour les protéger ? »

Ce serait juste, oui ; mais ce ne serait pas, et je m'étonne que Delaisi adopte ce raisonnement des radicaux, voire des radicaux-socialistes.

L'impôt est payé par le seul producteur. Tout bourgeois improductif, eût-il un re-